

L'interprétation dans les sciences sociales. Retour sur le débat explication/compréhension

(Résumé)

L'étude des phénomènes sociaux n'est pas sans soulever de nombreuses interrogations. Peut-on transposer, en ce domaine, des grilles et des outils d'analyse qui ont fait leurs preuves dans d'autres champs conceptuels ? Les critères de mise à l'épreuve et de vérification sont-ils applicables lorsqu'on a affaire à un environnement ou à des situations dans lesquels l'homme intervient à titre essentiel en tant qu'agent ? Dès l'instant où les représentations et les idéologies ne peuvent être passées sous silence, il y a inévitablement référence à des stratégies et à des motivations. Ne se trouve-t-on pas, dès lors, en présence d'un ordre de réalité qui, par principe, échappe en grande partie à toute tentative d'objectivation ? La dialectique de l'explication et de la compréhension mérite ici toute notre attention car elle est à même :

- de mettre l'accent sur l'apport mais aussi, nous le verrons, sur les limites du paradigme herméneutique ;
- d'éclairer le « rapport au réel » et la production des normes de scientificité ;
- et, plus généralement, de rendre compte de la dynamique de la recherche et des enjeux de la rationalité.

La problématique de l'interprétation constituera tout naturellement notre fil directeur et permettra de confronter différents courants de pensée, du Cercle de Vienne à l'École de Francfort.

1. Trois niveaux de réflexion

Deux tracés possibles s'offrent traditionnellement à nous : l'un emprunte le chemin de la connaissance analytique et est

doté d'un fort pouvoir explicatif, l'autre gravite autour d'un pôle spécifiquement dialectique et prend appui sur ce que Wilhelm Dilthey appelait des « schèmes de compréhension » grâce auxquels la « vie

* Professeur de sociologie, Université de Poitiers (LARESCO-ICOTEM).

des significations » prime sur toute visée systémique.

Chacune de ces voies rencontre cependant des difficultés (J. Ladrière, 1984). Ainsi, si nous nous limitons à ce que peuvent nous apprendre les analogies formelles entre systèmes matériels et comportements collectifs, nous risquons de rejeter dans le non-savoir tout ce qui appartient à la sphère des valeurs et des finalités. De la même façon, le déchiffrement et l'actualisation du sens restent rivaux à une perspective singulière qui, s'inscrivant dans les structures cognitives propres à chaque interprète, soulève d'emblée le reproche de psychologisme.

Prenons par exemple l'examen d'un texte. Les grammairiens y verront volontiers un recueil de codifications de nature syntaxique, dont le fonctionnement interne interdit tout questionnement tant sur le projet de l'auteur que sur la réception de son message par tel ou tel auditoire. L'approche herméneutique en revanche, partant des significations telles qu'elles préexistent à leurs supports lexicaux, prétendra établir entre l'âme du lecteur et celle du rédacteur une communication semblable à celle qui prévaut dans un face à face habituel. Dans un ouvrage très dense, Jean-Claude Piguët résumera tous ces tiraillements de la manière suivante: « L'Analyse tient en main la connaissance et ses lois, mais la réalité fait échec. La Dialectique colle à la réalité, mais doit en décoller pour formuler cette union. En d'autres termes, la Dialectique épouse l'Être, mais ne sait pas trouver le Dire de l'Être ; l'Analyse privilégie le Dire de l'Être, mais l'Être la quitte » (J.-C. Piguët, 1975, p. 149.)

L'irréductibilité des jeux de langage introduit un nouveau dualisme dont la théorie de l'action est l'un des principaux enjeux. Certains, à la suite de David Hume,

soutiendront que la relation entre cause et effet implique une indépendance logique entre antécédents et conséquents ; d'autres à l'opposé, comme Élisabeth Anscombe ou William Dray, adopteront un point de vue téléologique et avanceront qu'il existe une forte imbrication entre intentionnalité et passage à l'acte. En se ralliant au schéma causaliste, nous parvenons certes à un modèle explicatif global, impliquant l'intervention de lois, mais nous ne sommes pas pour autant autorisés à mésestimer l'apport de la volonté, des opinions et des croyances à la production ou à l'émergence d'une véritable « ontologie de l'œuvre créatrice », pour reprendre une expression du philosophe belge Raphaël Célis. De son côté, la réhabilitation du syllogisme pratique (du type: A cherche à produire p , A considère qu'il ne peut faire advenir p à moins d'effectuer q , donc A se met à faire q) fait parfois la part trop belle au « constructivisme », certains de nos choix n'obéissant pas à une logique de type « séquentiel ». Modèle galiléen et tradition aristotélicienne, en s'opposant de manière trop abrupte, ne peuvent donc exprimer la réelle complexité de toute philosophie de l'action (J.-L. Petit, 1991).

La méthodologie de l'Histoire a été également dominée par deux visions concurrentes. La première prétend que l'explication historique n'a rien de spécifique et s'apparente à des recensions d'événements physiques ou à des relevés d'expérience. Dans un article célèbre paru au début des années quarante dans *The Journal of Philosophy*, Carl Hempel souscrivra à cette thèse et précisera qu'une occurrence ne peut être déduite qu'à travers la conjonction de deux sortes de prémisses: celles assurant la description des conditions initiales et celles correspondant à l'assertion d'une régularité ou à l'énoncé d'une loi

générale. La seconde perspective, développée en langue française par Raymond Aron ou Henri-Irénée Marrou, fait valoir que l'Histoire, n'étant qu'une extension de la compréhension d'autrui, doit obligatoirement inclure l'ensemble des pratiques auto-implicatives de sorte que l'on puisse « réactiver » les paradigmes anciens dans la pensée de l'historien. Le bilan de cette confrontation semble, là aussi, décevant car, dans un cas, le travail de l'interprète est difficilement rendu, dans l'autre la distanciation critique vis-à-vis de réalités à chaque fois singulières demeure mal assurée.

Comment, par suite, se ménager la possibilité d'un accord qui, n'étant pas simplement le résultat d'une heureuse rencontre de faits, soit fondé sur le partage effectif de certains principes ? Reprenons, dans ce but, les trois thématiques précédentes.

2. Un commun dénominateur: l'interprétation

En ce qui concerne tout d'abord la problématique du texte, il convient de noter que la compréhension appelle l'explication dès lors qu'il n'existe plus d'opportunité de dialogue fructueux. Parce qu'elle n'est pas uniquement une mise en situation, la lecture est réglée par un ensemble de procédures comparables au code grammatical. On ne saurait donc dire que le passage par l'explication détruit la compréhension intersubjective, l'approche sémiotique ayant prouvé en maintes occasions toute sa fécondité. Mais, par ailleurs, il n'est pas d'explication qui ne s'achève par la compréhension, les repérages proposés devant trouver leurs prolongements dans la pratique des discours quotidiens. L'opération englo-

bante qui assure la réalisation de cette « communication narrative » correspond à ce que Hans-Georg Gadamer, dans plusieurs passages de son œuvre, désigne sous le vocable de *Anwendung*, en souvenir de l'*applicatio* chère à l'herméneutique classique (G. Warnke, 1990). Il n'y a pas, par conséquent, de court-circuit brutal entre l'analyse tout objective des structures de récit et la mise en évidence – purement personnelle – des différentes virtualités sémantiques. Entre les deux, se déploie le signifié de l'œuvre, c'est-à-dire – la formule est de Charles Taylor – « le monde des trajets possibles de l'action réelle ». Soulignons que si la dialectique précède, accompagne et enveloppe l'analyse, l'explication en retour développe méthodiquement la compréhension, la rigueur conceptuelle pouvant contraindre le discours herméneutique à s'élargir de telle façon qu'il puisse inclure en lui l'intelligence de ses propres limites (C. Taylor, 1964).

Pour ce qui est à présent du paradigme de l'action, des positions plus conciliantes peuvent être de même avancées car, si l'explication est bien du ressort de la théorie des systèmes et si la compréhension a partie liée avec la motivation, ces deux éléments (cours des choses et actions humaines) peuvent être regroupés sous une même notion: celle d'*intervention*. Georg Henrik von Wright a ainsi donné des exemples de décisions où l'individu interférait avec la « marche de la nature », l'accomplissement d'un acte étant assimilé à la mise en mouvement d'un système. La frontière entre « physicalisme » et « mentalisme » est alors appelée à s'estomper puisqu'il n'est pas de système sans état initial, pas d'état initial sans intervention, et pas d'intervention sans l'exercice d'un pouvoir (G.H. von Wright, 1971). Conclusion: action et causalité sont

trop entrelacées pour que l'on puisse faire abstraction de la première et porter la seconde à l'absolu.

Si nous considérons maintenant la dernière articulation de notre raisonnement, à savoir la composante historique, des éclairages plus satisfaisants peuvent se manifester. Reconstruire la trame du passé, c'est en effet comprendre une succession de pensées et d'événements présentant une certaine direction, mais aussi des surprises. Les signes qui nous atteignent et dans lesquels nous nous efforçons de lire notre propre destin portent avec eux un sens dont le contenu n'est jamais complètement déterminé: ils sont donc hantés par des significations qu'aucune exégèse ne pourra épuiser. De la même manière que le texte social n'est pas sans comporter un certain nombre de « blancs », de lacunes ou de ratures, l'Histoire n'est jamais claire pour personne, pas même pour ceux qui paraissent en être les acteurs ou les interprètes privilégiés. La nécessaire recréation du passé en chaque conscience n'implique cependant pas que certaines interprétations ne soient pas capables, à certains moments, de s'imposer de façon incontestable: il est des circonstances où une inspiration commune est à même de gagner l'assentiment du plus grand nombre en soulevant passion, engagement et responsabilité. À la fois une et multiple, succession et coexistence, l'Histoire est ainsi fondamentalement une « aventure de conscience » qui se capitalise comme un trésor et à propos de laquelle il convient de distinguer, comme nous y invite Robin Collingwood, le plan des traces ou des œuvres laissées, et celui des décisions, des actes et des événements où tout semble repartir à zéro.

Explication et compréhension, on l'aura saisi, ne constituent pas les pôles d'un rapport d'exclusion mais bien plutôt

les moments relatifs d'un seul et même processus complexe: l'interprétation (*l'Auslegung* dans le vocabulaire de Dilthey). Dans diverses contributions, Paul Ricœur montrera que l'enjeu d'un tel débat dépasse très largement le cadre épistémologique ainsi mentionné pour s'ouvrir à une dimension proprement ontologique susceptible de mettre à jour les liens d'échange entre structure et événement. Cette conversion incessante de la « règle » et de l'« invention », pour parler cette fois comme Jean-Daniel Reynaud, donne naissance au jeu de renvoi appartenance/distanciation et permet, entre autres applications, une plus grande maîtrise des phénomènes de polysémie (J.-D. Reynaud, 1989 ; P. Ricœur, 1969 et 1986).

À travers ses expressions symboliques, l'homme est donc tel qu'il appartient au régime de la causalité et à celui de la motivation. Dans la mesure où elle procède indirectement et par degrés en suivant les requêtes successives de la sémantique puis de la réflexion, la méthodologie de l'interprétation apparaît à cet égard inséparable d'une représentation en termes de « cercle herméneutique ». Ayons pleinement conscience qu'on ne peut déprécier un tel cercle simplement en le qualifiant de « vicieux » puisque, en lui, affleure une « possibilité authentique de connaître le plus originel », possibilité qu'on ne peut toutefois correctement saisir qu'avec la reconnaissance de nouvelles procédures d'objectivation. À partir d'une analyse serrée des diverses pièces du dossier ayant opposé deux des plus grands noms de la philosophie allemande contemporaine (Gadamer et Habermas) à propos de l'alternative conscience herméneutique/ conscience critique, il est en outre permis d'affirmer – les travaux de Stephan Strasser ou Emilio Betti nous sont sur ce point très précieux – que la

« remémoration des traditions » et l'« anticipation de la libération », tout en parlant chacune d'un lieu différent, peuvent néanmoins se reconnaître légitimement l'une l'autre (R. Howard, 1982).

Dans son *Introduction à la philosophie de l'Histoire*, Aron élargira cette perspective en mettant l'accent sur trois sortes de problèmes:

- un problème de fait, tout d'abord: « Comment se complètent et se combinent compréhension et causalité ? » ;

- un problème logique, ensuite: « Une relation compréhensive a-t-elle besoin, pour acquérir dignité scientifique, d'une vérification causale ? » ;

- un problème philosophique, enfin: tout changement doit-il être perçu comme le « produit d'une nécessité fonctionnelle » ? (R. Aron, 1938, pp. 239 et sqs). Imprévisibilité et effets de système n'ont-ils pas également droit de cité ? (J. Elster, 1986). Les réponses apportées varient selon les traditions sociologiques. Alors que l'adage durkheimien (« Le social s'explique par le social ») met en avant la recherche d'invariants ou de régularités nomologiques (homogamie, reproduction des élites, courant suicidogène...), le « rapport aux valeurs » tel qu'il est prôné par l'école wébérienne s'intéresse pour sa part – formulation de l'époque – à l'« objectivation des processus psychiques individuels » (M. Hirschhorn, 1988).

3. Unité ou rupture ?

On oppose souvent la tradition positiviste, mettant en exergue l'unité du savoir, à l'approche herméneutique centrée sur la spécificité des sciences humaines, lesquelles constitueraient un domaine autonome relevant d'une « critique de la raison historique ». D'un côté, et à la suite

d'Auguste Comte (*Considérations philosophiques sur les sciences et les savants*, 1825), on soutient que « tous les phénomènes sont assujettis à des lois naturelles invariables, dont la découverte précise et la réduction au moindre nombre possible sont le but de tous nos efforts, en considérant comme absolument inaccessible et vide de sens la recherche de causes, soit premières, soit finales ». De l'autre, et sous l'influence de Dilthey (*Essais d'analyse de la conscience morale*, thèse d'Habilitation soutenue devant la Faculté de Philosophie de Berlin en 1864), on est convaincu que l'étude des conduites humaines présuppose une méthodologie adéquate fondée sur la « compréhension de significations immanentes » (J. Grondin, 1993).

Examinons en premier lieu le point de vue de l'unité. Cette conception a été défendue par divers courants s'inspirant du positivisme logique. Celui-ci, du moins à ses débuts, est un mouvement (davantage qu'une École) essentiellement germanique qui entend lutter contre l'obscurantisme de certaines philosophies idéalistes, dont celle de Martin Heidegger. Parmi les précurseurs les plus connus, citons Bernard Bolzano, Richard Avenarius, Franz Brentano et Ernst Mach. Est alors réaffirmée que seule l'expérience sensible est à même de fournir un contenu de connaissance et de nous prémunir contre des « affirmations hâtives et complaisantes sur tout ce qui dépasse l'ici-bas ». Proposition reprise un peu plus tard, dans une perspective « sémantique » ou « analytique », par Gottlob Frege, Alfred North Whitehead et Bertrand Russell. Mais l'impulsion la plus décisive a été donnée par le Cercle de Vienne dont le Manifeste, une « brochure jaune » intitulée *Wissenschaftliche Weltanschauung (La Conception scientifique du monde)* et publiée chez Wolf en septembre 1929 à l'initiative de Otto Neurath, Rudolf Carnap et Hans Hahn, a

pour objectif d'«harmoniser et d'articuler entre elles les différentes branches du savoir empirique» (A. Soulez, sous la dir. de, 1985).

Regroupés autour de Moritz Schlick, les membres du *Kreis* partagent les mêmes convictions, quelle que soit leur discipline d'origine: mathématiques (Gustav Bergmann, Kurt Gödel), physique (Philipp Frank), histoire (Victor Kraft)... Les contacts noués avec d'autres universités (Berlin, Prague) ou d'autres collègues de renom (Alfred Ayer, Carl Hempel, Hans Reichenbach) assurent la diffusion de ces idées. L'organisation de congrès internationaux (Paris: 1935 et 1937; Copenhague: 1936; Cambridge, Royaume-Uni et outre-Atlantique: 1938 et 1939) et la parution à partir de 1930 de la revue *Erkenntnis* (le volume VIII, édité non plus à Leipzig mais à La Haye, introduisant une nouvelle dénomination: *The Journal of Unified Science*) renforcent l'audience de ce qu'il est convenu d'appeler la *Received View*. Et ce, tant en Grande-Bretagne (Gilbert Ryle, John Wisdom, Richard Braithwaite) et en Pologne (Alfred Tarski) qu'aux États-Unis (Charles Morris, Ernest Nagel) ou en Scandinavie (Eino Kaila, Arne Naess, Jorgen Jorgensen). En France, par contre, peu d'échos et une relative méconnaissance de ces travaux, malgré les efforts déployés par quelques sympathisants dont Louis Rougier, Jean-Louis Destouches ou Marcel Boll.

L'orientation qui prévaut peut être résumée à travers:

- Une thèse: les objets de perception ne sont pas des choses en soi et il n'y a de connaissance qu'extraite de l'expérience (doctrine des *sense data*). Comme le dit Wittgenstein dans son *Tractatus* (1921), le monde est constitué de « faits atomiques » (*Sachverhalte*).

- Une règle de parcimonie: *Entia non sunt multiplicanda praeter necessitatem*. Conformément au rasoir d'Occam, les « universaux » ne sont rien de plus que de simples noms (*nomina*). Il convient donc d'éliminer toute entité superflue et de ne surestimer ni la portée des formes linguistiques, ni le pouvoir de la pensée.

- Un programme: la métaphysique doit disparaître, non pas parce que la tâche qu'elle s'est assignée dépasse les forces de notre entendement mais parce que cette tâche n'existe pas.

- Un principe: le sens d'une proposition est le mode de sa vérification.

- Une ambition: construire un langage de la science unifiée, sur une base physicaliste. S'il n'y a pas de *tabula rasa*, nous sommes alors, selon la métaphore de Neurath, comme ces navigateurs « obligés de réparer leur bateau en haute mer, sans jamais pouvoir le démonter dans un dock et le rebâtir à neuf avec de meilleures pièces ».

Chacun de ces éléments a donné lieu à de vives discussions, y compris dans les rangs des partisans du *Kreis* (avant que celui-ci ne soit dissout en 1938, date de l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne), si bien que de telles positions se sont par la suite considérablement assouplies. Songeons en particulier aux controverses Carnap/Popper et, dans les années soixante, aux critiques de Thomas Kuhn, Norwood Russell Hanson ou Paul Feyerabend. Deux objections apparaissent centrales. La première est relative aux théorèmes de limitation et d'incomplétude formulés par Gödel: l'hypothèse d'un savoir universel doit être ainsi abandonnée. La seconde a trait au statut des sciences humaines. Exclure les significations et l'intentionnalité de l'analyse des conduites collectives se révèle très réducteur et est généralement synonyme de scientisme (P. Jacob, 1980).

S'il est vrai que certains des postulats précédents ont été à bon droit récusés, il reste que la philosophie qui leur est associée ne doit pas être caricaturée car, « en phase avec le monde » suivant l'expression de Hahn, elle est à la fois plus riche et plus complexe que ce que l'on en rapporte habituellement.

Tournons-nous à présent vers les sciences de l'esprit. Pour Dilthey, contrairement à Comte et à Mill, les *Geisteswissenschaften* ne sont pas le règne de la causalité inanimée mais celui du sens. Par ailleurs, la vie s'appréhende comme une totalité qu'il faut interpréter à bon escient soit par reviviscence, soit de manière axiologique (codes éthiques) ou rationnelle (relation des moyens aux fins, des instruments aux objectifs). Il importe, dans cette optique, de dénoncer toute forme de naturalisme et d'œuvrer en faveur d'un rétablissement des « droits de l'expérience (ou de la perception) interne » sur le modèle, par exemple, de la mémoire ou du souvenir. Le rejet d'une psychologie de type « causaliste », « constructiviste » ou « hypothétique » est ici d'autant plus nécessaire que « les propositions théoriques ne doivent pas être dissociées des affirmations pratiques », qu'« il est, en soi, impossible de ne pas juger les faits qu'on expose » et que les conflits entre subjectivités subsistent (S. Mesure, 1990).

Toutes les difficultés, croyons-nous, ne sont pas surmontées pour autant. Si les objets décrits sont déclinés à la première personne, comment rendre cette singularité du discours compatible avec l'exigence d'universalité qui caractérise le savoir ? On n'ignore pas en effet, depuis Aristote, qu'il n'y a de science que du général. Si on essaie maintenant de répondre à cette objection en disant que la compréhension consiste à retrouver le « je » dans le « tu », d'autres problèmes se

font jour. Il nous faut d'abord émettre une hypothèse sur l'unité de la nature humaine puisque nous ne comprenons que ce qui nous est semblable. Ensuite, même si cette unité est vérifiée (ce qui est loin d'être démontré), il est fort probable qu'une telle connaissance soit inaccessible. Cela supposerait un entendement supérieur, quasiment divin, dont nous ne disposons pas. Peut-on, dès lors, échapper au « vertige du subjectivisme » et surmonter le « péril de l'historisme ou du relativisme » ? (A. Laks et A. Neschke, sous la dir. de, 1990). Face à l'« anarchie des convictions qui menace de se répandre », quelle attitude adopter ? Comment finalement articuler les différents ordres de réalité ?

La réponse de Weber, on le sait, tient en deux concepts essentiels: le « rapport aux valeurs » et l'« idéal-type ». Le chercheur vit dans un environnement donné et il ne peut en faire abstraction. Une fois les choix effectués, les règles et les critères de scientificité continuent de s'appliquer. Il ne s'agit ni de décrire ni de constituer un profil moyen, mais de disposer d'un modèle abstrait construit à partir de traits caractéristiques et singuliers en ordonnant et en enchaînant des phénomènes isolés et diffus pour former un « tableau de pensée homogène ». Ce qui est ainsi produit n'est pas un décalque de la réalité et s'apprécie sous un angle heuristique. Mais, ici encore, si chacun est libre d'afficher ses préférences, ne risque-t-on pas de déboucher sur le nihilisme ? Comme aimait à le répéter Leo Strauss, là où toutes les choses se valent, rien ne garantit contre l'arbitraire ou la tyrannie (L. Strauss, 1986).

Avec l'École de Francfort (dont la création à l'initiative de Félix Weil remonte, rappelons-le, aux années vingt), la perspective se radicalise tant chez les

fondateurs (Max Horkheimer, Theodor Adorno) que chez les compagnons de route (Herbert Marcuse, Walter Benjamin, Erik Fromm). Deux sources d'inspiration émergent: le marxisme et la psychanalyse. La critique de la raison identitaire, incarnée par Hegel, s'accompagne d'une dénonciation du savoir instrumental et de la modernité. Elle repose sur une théorie de la connaissance enracinée dans la praxis. D'où, chez Habermas, la mise en place d'intérêts spécifiques:

À l'activité instrumentale, centrée sur le travail et la productivité, doit se substituer un « schéma communicationnel d'interaction » par l'intermédiaire duquel la nature n'est plus perçue comme un objet (*Gegenstand*) mais comme un partenaire (*Gegenspieler*). La culture est alors saisie dans son ambivalence, à la fois « reflet de la barbarie » et « promesse de bonheur » (J. Habermas, 1976 et 1993). Cet « accès privilégié aux structures du monde vécu » n'est cependant pas sans poser problème, ainsi qu'en témoignent les polémiques avec Gadamer et Luhmann sur le rôle de la tradition, sur la réhabilitation du préjugé ou sur l'importance du cadre systémique (D. Held et J. Thompson, éd., 1982; H. Pourtois, 1993).

D'autres conceptualisations ont été proposées en termes d'*épistémé* (Michel Foucault), de conjectures et de réfutations (Karl Popper), de *thémata* (Gerald Holton), de marginalité créatrice (Mattei Dogan et Robert Pahre), de noyau dur (Imre Lakatos). Pierre Bourdieu envisage, pour sa part, la construction d'une « logique du fonctionnement des champs de production symbolique et de leur consommation » faisant ressortir les « processus de concurrence et de lutte pour l'appropriation de la légitimité ». Pour Feyerabend (*Against Method*, 1975), la position relativiste doit être couplée avec une « théorie anarchiste de la connaissance » basée sur la règle du « tout est bon » (*Anything goes*): la supériorité de la physique galiléenne sur la physique aristotélicienne, affirme-t-on, ne peut être établie et n'est donc qu'une « illusion ». Avec le « programme fort » de David Bloor (*Knowledge and Social Knowledge*, 1980), un degré supplémentaire est franchi puisque l'on en vient à soutenir que « les propositions des mathématiques elles-mêmes doivent être conçues et analysées comme inspirées par le contexte social ». À la limite, proclament des auteurs comme Yehoshua Bar-Hillel ou Kurt Hübner, les

Type de science	Caractéristiques	Intérêt correspondant	Courant de pensée	Forme de liaison
Empirico-analytique	Contrôle expérimental. Objectivisme. Instrumentalisation	Technique	Positivisme (Cercle de Vienne, par exemple)	Identification du sujet à l'objet (Je-il)
Historico-herméneutique	Compréhension et intersubjectivité. Mise en œuvre d'une interprétation. Rapport aux valeurs	Pratique	Herméneutique (travaux de H.-G. Gadamer, notamment)	Rapport d'implication (Je-tu)
Critique	Travail de démythification. Idéal d'une connaissance sans domination conduisant à l'autonomie	Émancipatoire	Théorie critique (École de Francfort)	Autoréflexion (Je-je)

savants comme les épistémologues devraient apprendre à se passer des notions de vérité et d'objectivité. Thèse formulée à nouveau par les tenants d'une « ethnographie réflexive » (Steve Woolgar, Bruno Latour) ou par ceux qui revendiquent un « esthétisme sceptique » (Wolf Lepenies), mais qui suscite, en raison de ses positions trop abruptes, de nombreuses objections. Il est à craindre, en effet, qu'une telle approche – quelle que soit, par ailleurs, l'ampleur du travail effectué – n'offre qu'une version partielle et tronquée de la « vie de laboratoire » (F.-A. Isambert, 1985) ou de l'histoire de la sociologie (F. Chazel, 1993).

Concluons provisoirement ces débats en rappelant avec Jean Piaget que « s'il existe une tendance à naturaliser les sciences humaines, il existe aussi une tendance réciproque à humaniser certains processus empirico-formels » (J. Piaget, 1970, p. 96), l'échange de concepts et la constitution de disciplines charnières rendant souvent caduc le cloisonnement des savoirs (M. Dogan et R. Pahre, 1991).

4. Production des normes de scientificité et paradigme herméneutique

Loin d'être une sorte d'instantané significatif de ce que nous percevons, la vision du monde qu'ont élaborée et que continuent de perpétuer les sciences de la nature n'est en fait qu'une représentation particulière. Parce qu'elles ne font que refléter ce qui s'est effectivement produit à l'intérieur d'un processus historique donné, les disciplines empirico-formelles ne nous offrent qu'une configuration (parmi bien d'autres) de ce qui, à certains égards, est susceptible de caractériser une connaissance scientifique.

Du reste, ce qui apparaît fondamental, ce n'est pas tellement le résultat en lui-même auquel on est parvenu, c'est-à-dire l'idée de scientificité telle qu'elle prédomine en physique, mais plus profondément la nature du processus autorisant une telle référence. La clé d'intelligibilité nous est ici livrée par les interactions entre méthodes et objets. Or il est tout à fait concevable, et en même temps fort souhaitable, qu'un processus analogue d'échanges réciproques puisse s'amorcer dans un contexte différent de celui qui a primitivement donné naissance aux sciences de la matière. Si une autre spécification des normes de scientificité n'est donc nullement à exclure à propos des phénomènes sociaux et commence déjà à émerger peu à peu, cela ne signifie pas que nous devrions nous attendre au développement d'une forme de connaissance radicalement distincte de celle qui caractérise d'autres entreprises spéculatives.

Des modulations peuvent intervenir de telle sorte que nous puissions envisager, à l'intérieur de la nécessaire et incontournable pluralité du projet scientifique, des similitudes assez étroites entre toutes les régions du savoir qui s'inspireront des critères habituels de rationalité. Mais au-delà de ces indications d'ordre général, valables dans des domaines aussi variés que les techniques de modélisation, le statut des termes théoriques ou bien encore les procédures d'observation et de contrôle, il importe de rappeler que, dans le cadre de chaque discipline, des exigences particulières – dictées par la nature du problème étudié – ne manqueront pas de se manifester. Puisque nous sommes confrontés non plus à un simple pouvoir d'enregistrement mais à une véritable dynamique intégratrice, il n'est donc plus possible d'élaborer une méthodologie des

sciences sociales en prenant pour norme directrice une idée de scientificité préalablement constituée. Cette idée, nous semble-t-il, ne peut émerger que progressivement à travers l'effort quotidien par lequel ces différentes sciences tentent de se construire elles-mêmes. Il appartient ainsi aux praticiens concernés d'édifier pas à pas l'approche théorique la mieux adaptée aux caractéristiques et aux propriétés de leur propre champ d'investigation.

Dans le domaine des disciplines relativement récentes où les réussites significatives sont l'exception et où aucun paradigme ne prédomine vraiment, la recherche doit tirer profit de toutes les potentialités dont elle dispose. À la différence des sciences déjà installées en régime opératoire et pour lesquelles nous possédons des informations très précises quant à l'impact des résultats obtenus sur les choix conceptuels, il est à craindre – du moins dans un premier temps – que l'éclairage ainsi suggéré ne rencontre quelques difficultés, dès l'instant où la base factuelle sur laquelle il repose est encore très restreinte.

Cette dernière proposition ne doit pourtant susciter ni découragement ni pessimisme: condamnant le recours à toute généralisation excessive, elle invite au contraire à faire preuve d'une très grande prudence au niveau des méthodes et des instruments utilisés, afin d'approcher le mieux possible les différentes modalités à partir desquelles se révèle et se précise de plus en plus une figure originale de scientificité.

Un tel projet confère à la modélisation une place essentielle. Un certain réductionnisme n'est pourtant pas à écarter dès l'instant où prédomine ce que Pitirim Sorokin appelait le « culte de la quantophrénie » (G. Ferréol, sous la dir. de,

1995). Quoi qu'il en soit, que l'on se penche sur les conditions d'expérimentation ou que l'on s'intéresse à la mise à l'épreuve des théories, une place de plus en plus importante doit être réservée à la composante opératoire. Celle-ci présente cinq caractéristiques fondamentales:

- Les propriétés qui la définissent sont indépendantes de la nature particulière des objets auxquels elle s'applique.

- Ce qui compte, c'est la *forme* de l'action et non sa matérialité.

- Nous avons affaire à une entité objectivable, pouvant être éventuellement subsumée sous une opération de niveau plus élevée.

- Cette procédure ne se fait pas de manière isolée mais s'intègre dans des réseaux, lesquels sont susceptibles de s'étendre de plus en plus au fur et à mesure que de nouvelles généralisations sont effectuées.

- Le terme clé est celui de *transformation*.

Au raisonnement factoriel, illustré par la représentativité statistique ou la comparaison de type expérimental, tend à se substituer une approche dite « contextuelle », basée sur la constitution de réseaux plus complexes. Alors qu'auparavant l'application à grande échelle, et sans grand discernement, de tests de corrélation servait de paravent à un certain vide théorique, l'emploi de « technologies douces » (graphes, similitude) conduit désormais à reconnaître pleinement la diversité des « cercles sociaux » et à rendre compte de leur emprise sur les arbitrages individuels à travers une procédure d'« agrégation interactive ».

Ajoutons que dès que la science a pris certaines distances vis-à-vis de ses propres investigations pour tenter d'en dégager les présupposés et les implications, une question très délicate se pose au sujet des

interactions entre, d'une part, la « recherche » et, de l'autre, ce que l'on pourrait nommer d'un mot ambigu le « réel », en désignant par là le « monde concret, perçu et vécu » dans lequel nous nous situons. Sans prétendre explorer toutes les subtilités attachées à cette discussion, quelques remarques peuvent être faites :

- La réalité sociale n'est pas une chose (*res, causa*) ou un ensemble de données (*data, facta*) : elle est au cœur des différents processus commandant la vie des sociétés humaines.

- S'il y a mise à l'épreuve des théories rivales, élimination de celles qui ne résistent pas aux procédures de vérification et, à certains moments, restructuration d'ensemble de tout le champ théorique, la démarche scientifique est nécessairement plurielle, discontinue et sans fin. Croire que nous puissions accéder à la complexité du réel en tant que tel constitue une dangereuse illusion. Le mouvement des idées nous le confirme abondamment : il n'est qu'à évoquer les « mésaventures de la dialectique » ou les « échecs répétés de l'historicisme » (R. Boudon, 1984). Observons toutefois que certaines « lois » (par exemple du type : « L'individualisation est appelée à se développer ») apparaissent à la fois incertaines (on pourrait leur opposer de nombreux contre-exemples), imprécises (que signifie au juste cette notion d'« individualisation » ?) et pourtant, d'un point de vue heuristique, utiles (en raison même des orientations préliminaires et des approximations provisoires qu'elles suscitent). Il faut donc y voir, comme nous le fait remarquer Georg Simmel, non point l'apogée de la connaissance mais un point de départ ou de transition.

- Lorsque les schémas d'intelligibilité sont interprétés comme ils doivent l'être, de manière formelle et non pas réaliste, ils offrent à n'en pas douter des références

indispensables à la compréhension de nombreux phénomènes. Certaines dérives ne sont cependant pas à exclure. On soutiendra alors que l'industrialisation entraîne nécessairement la nucléarisation de l'institution familiale ; on associera de même à la modernisation une régression inévitable des valeurs religieuses ; on affirmera encore que la violence collective est fonction de l'intensité du mécontentement ambiant. De nouveau, et pour reprendre certains propos de Simmel, « se trouve révélé un point essentiel, à savoir que la connaissance doit s'imposer des règles pour traiter la réalité à laquelle elle s'intéresse ; réciproquement, est démentie de la manière la plus expresse la conception selon laquelle la connaissance serait une simple copie de la réalité » (G. Simmel, 1984, p. 231).

- Parce qu'elle est humaine, la réalité historique est également équivoque et inépuisable. Raymond Aron s'en est expliqué à plusieurs reprises. Par « équivoque », il faut entendre non seulement « la pluralité des univers spirituels à travers lesquels se déploie l'existence humaine » mais aussi « la diversité des ensembles dans lesquels prennent place les idées et les actes élémentaires », le qualificatif « inépuisable » désignant « la signification de l'homme pour l'homme, de l'œuvre pour l'interprète, du passé pour les présents successifs » (R. Aron, 1938, p. 147).

Venons-en maintenant au paradigme herméneutique. Le verbe grec *hermēnēō* signifie, selon les cas, « exprimer », « traduire » ou « expliquer ». Le substantif qui lui est associé est tantôt identifié à l'exégèse ou à la philosophie, tantôt conçu comme une réflexion méthodologique sur la pratique de l'interprétation. Dans un texte, qu'il soit sacré ou profane, de nombreuses « strates » se superposent.

Considérons les Écritures. Celles-ci, si l'on se réfère à une tradition inaugurée par Origène et saint Grégoire, nous sont d'autant plus accessibles qu'elles conjuguent quatre niveaux de sens :

- littéral (on dit aussi : « historique » ou « somatique »), rendu possible par des analyses grammaticales ou lexicales;

- allégorique, portant sur les dogmes de l'Église;

- tropologique, destiné à la conduite éthique du croyant;

- anagogique ou mystique, appelé à révéler des vérités d'ordre eschatologique.

L'accès à la compréhension d'un passage obscur (*subtilitas intelligendi*) nous livre des « clés » qui, par la suite, nous seront très utiles (*subtilitas applicandi*). Élève de Friedrich Schelling, Georg Ast défendra dans ses *Grundlinien der Grammatik, Hermeneutik und Kritik* (1808) un point de vue idéaliste et verra dans toute œuvre la production subjective d'un auteur, dans celle-ci l'expression objective d'une époque et, dans cette dernière, la marque de l'« esprit universel ». Avec Schleiermacher, le recours à deux méthodes complémentaires s'impose : l'une « divinatoire », à la fois immédiate et intuitive; l'autre « comparative » et « discursive ». La première se veut « psychologique », la seconde « grammaticale ». Au cœur des préoccupations, désormais, non plus l'objet lui-même (*interpretandum*) mais le sujet (*interpretans*) dont la tâche principale consiste à délimiter le contexte et à « faire correspondre correctement le mot et la chose », à travers une analyse des éléments constitutifs de la communication. Il ne s'agit pas simplement de rendre explicite ce qui, chez l'écrivain, était inconscient mais de poursuivre le travail ainsi esquissé. D'où une double orientation : vers la « langue » et vers les « pensées ».

L'École historique allemande de la fin du XIX^e siècle aura tendance à valoriser la dimension épistémologique : Droysen (*Grundriss der Historik*, 1882) opérera une distinction entre *Erklären* et *Verstehen*, Dilthey (*Einleitung in die Geisteswissenschaften*, 1883) puis Rickert (*Über die Grenzen naturwissenschaftlichen Begriffsbildung*, 1902) réaffirmeront avec force la spécificité des sciences humaines et attireront notre attention sur l'importance du « sentiment vécu » (*Erlebnis*). Plus tard, d'autres préoccupations interviendront : problématique ontologique du *Dasein* (Heidegger), dialectique de l'appartenance et de la distanciation (Gadamer), démythification et critique des idéologies (Castelli, Habermas), confrontation avec la phénoménologie (Schütz) et le structuralisme (Ricoeur), ouverture vers une philosophie « transcendantale-pragmatique » (Apel)...

On assiste ainsi, peu à peu, à un enrichissement du modèle de base :

- L'instrumentation n'est plus centrée sur un individu isolé mais sur des acteurs dotés de ressources spécifiques et communiquant entre eux au sein d'un environnement donné. Les échanges qui s'y déroulent ont pour support divers réseaux et peuvent être étudiés, à la manière de Gregory Bateson et de l'École de Palo Alto, dans une perspective « écologique ».

- Les méthodes de type qualitatif sont également légitimes, de même que la prise en compte des attitudes, des croyances ou des valeurs. Les représentations, en particulier, apparaissent comme une forme de connaissance à part entière ayant ses propres règles de formation et de diffusion (D. Jodelet, éd., 1989).

- Autre tournant, amorcé à la fin des années soixante-dix : la redécouverte du local et des microgroupes de socialisation, sans oublier la reconnaissance des

particularismes ou des singularités. Notons encore que chaque variable produit ses effets selon des rythmes qui lui sont propres. De même qu'il n'y a pas « un » axe de l'histoire mais une pluralité de cheminements possibles, de même n'y a-t-il pas « une » ligne d'évolution mais plusieurs: celles de la mobilité sociale, des relations professionnelles, du système éducatif... Les croissances, les régressions, les variations qui surgissent le long de ces lignes ne coïncident pas forcément et n'ont pas la même signification. L'horizon temporel, autrement dit, ne se limite pas à la marche des horloges (modèle newtonien) mais intègre les anticipations des acteurs (importance des « structures dissipatives »). Dans ces conditions, le paradigme de la complexité est appelé à se renforcer (I. Prigogine et I. Stengers, 1979). Ce qui suppose un « chevauchement des

méthodes », cette « triangulation » concernant tout aussi bien les sources (recoupements entre documents) que les outils d'investigation et les cadres de référence (utilisation conjointe d'interviews, d'études de cas, de tests...).

La comparaison des thèses en présence ne débouche pas forcément sur des positions inconciliables mais peut suggérer des complémentarités entre « jeux de langage » apparemment opposés ou contradictoires. Le passage d'une « épistémologie des formes d'explication » (par subsomption, réduction, genèse ou finalité) à une « herméneutique de la raison » nécessite, au-delà de la dichotomie classique acteur/système, l'approfondissement des différentes composantes du paradigme de l'action. La compréhension du lien social devrait s'en trouver enrichie.

Références bibliographiques

- ARON Raymond (1938), *Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique*, Paris, Gallimard.
- BOUDON Raymond (1984), *La Place du désordre. Critique des théories du changement social*, Paris, PUF.
- CHAZEL François (1993), « L'esthétisme sceptique et ses limites en histoire de la sociologie », *Revue française de sociologie*, 34(2), avril-juin, pp. 247-269.
- DOGAN Mattei et PAHRE Robert (1991), *L'Innovation dans les sciences sociales. La Marginalité créatrice*, Paris, PUF.
- ELSTER Jon (1986), *Le Laboureur et ses enfants. Deux essais sur les limites de la rationalité*, trad. fr., Paris, Minuit (1^{re} éd. en langue anglaise: 1979 pour *Ulysses and the Sirens*, 1983 pour *Sour Grapes*).
- FERRÉOL Gilles (sous la dir. de) (1995), *Dictionnaire des techniques quantitatives appliquées aux sciences économiques et sociales*, Paris, Colin.
- GRONDIN Jean (1993), *L'Universalité de l'herméneutique*, Paris, PUF.
- HABERMAS Jürgen (1976), *Connaissance et intérêt*, trad. fr., Paris, Gallimard (1^{re} éd. en langue allemande: 1968 et, en ce qui concerne la *Postface*, 1973).
- HABERMAS Jürgen (1993), *La Pensée postmétaphysique. Essais philosophiques*, trad. fr., Paris, Colin (1^{re} éd. en langue allemande: 1988).
- HELD David et THOMPSON John (éd.) (1982), *Habermas: Critical Debates*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- HIRSCHHORN Monique (1988), *Max Weber et la sociologie française*, Paris, L'Harmattan.
- HOWARD Roy (1982), *Three Faces of Hermeneutics*, Berkeley, University of California Press.

- ISAMBERT François-André (1985), « Un "programme fort" en sociologie de la science ? », *Revue française de sociologie*, 26(3), juillet-septembre, pp. 485-508.
- JACOB Pierre (textes choisis, traduits et présentés par) (1980), *De Vienne à Cambridge. L'héritage du positivisme logique de 1950 à nos jours*, Paris, Gallimard.
- JODELET Denise (éd.) (1989), *Les Représentations sociales*, Paris, PUF.
- LADRIÈRE Jean (1984), *L'Articulation du sens. I: Discours scientifique et parole de foi; II. Les Langages de la foi*, Paris, Cerf.
- LAKS André et NESCHKE Ada (sous la dir. de) (1990), *La Naissance du paradigme herméneutique. Schleiermacher, Humboldt, Boeckh, Droysen*, Lille, PUL.
- MESURE Sylvie (1990), *Dilthey et la fondation des sciences historiques*, Paris, PUF.
- PETIT Jean-Luc (1991), *L'Action dans la philosophie analytique*, Paris, PUF.
- PIAGET Jean (1970), *Épistémologie des sciences de l'homme*, Paris, Gallimard.
- PIGUET Jean-Claude (1975), *La Connaissance de l'individuel et la logique du réalisme*, Neuchâtel, La Baconnière.
- POURTOIS Hervé (1993), « Le système juridique comme système social. Le débat Habermas-Luhmann », *Recherches sociologiques*, 24(1-2), janvier-août, pp. 5-24.
- PRIGOGINE Ilya et STENGERS Isabelle (1979), *La Nouvelle Alliance. Métamorphoses de la science*, Paris, Gallimard.
- REYNAUD Jean-Daniel (1989), *Les Règles du jeu. L'action collective et la régulation sociale*, Paris, Colin.
- RICCEUR Paul (1969), *Le Conflit des interprétations. Essais d'herméneutique, I*, Paris, Seuil.
- RICCEUR Paul (1986), *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique, II*, Paris, Seuil.
- SIMMEL Georg (1984), *Les Problèmes de la philosophie de l'histoire. Une étude d'épistémologie*, trad. fr., Paris, PUF (1^{re} éd. en langue allemande: 1892).
- SOULEZ Antonia (sous la dir. de) (1985), *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits. Carnap, Habn, Neurath, Schlick, Waismann, Wittgenstein*, Paris, PUF.
- STRAUSS Leo (1986), *Droit naturel et histoire*, trad. fr., Paris, Plon (1^{re} éd. en langue anglaise: 1953).
- TAYLOR Charles (1964), *The Explanation of Behavior*, Londres, Routledge et Kegan Paul.
- WARNKE Georgia (1990), *Gadamer. Herméneutique, tradition et raison*, trad. fr., Bruxelles, Éd. universitaires/De Boeck (1^{re} éd. en langue anglaise: 1987).
- WRIGHT Georg Henrik von (1971), *Explanation and Understanding*, New York, Cornell University Press